SENTIMENS
DE LA
PROVINCE
SUR
l'Etat preſent des Affaires
D'ANGLETERRE.

Ou certaine Converſation de certaines Perſonnes de certaine Province.

A LONDRES,
Chez JEAN BASSER.

M. DCCXIII.

SENTIMENS DE LA PROVINCE

Sur l'Etat preſent des Affaires.

MONSIEUR,

J'Ai remarqué, depuis deux ou trois ans, que nôtre Nation eſt ſi pleine de Raporteurs, qu'il n'y a preſque pas un Caffé à Londres ni dans la Province où il ne ſe trouve des gens de cette honorable profeſſion; gens Illuſtres par la ſubtilité de leurs Oreilles & la fidelité de leurs Memoires, & qui ſont toûjours à l'affût pour attraper tout ce qui ſe dit ſur les Affaires publiques, & enſuite l'aller répeter à ceux qui les louent, pour gagner par là leurs Gages. Cela m'a donné envie de me mettre à la mode, & pour commancer à devenir Raporteur, je vous envoye la Relation d'une Converſation où je me ſuis trouvé preſent. La difference qu'il y aura de mes Confreres à moi c'eſt que je ne nomerai perſonne, pour ne point trahir mes amis; car j'ai tant de delicateſſe la deſſus, que j'aimerois mieux paſſer pour l'Auteur de cette

grande Conference, que de declarer aux Miniſtres d'Etat qui ſont les interlocuteurs. Marque certaine que je n'attens de payement de perſonne, que peut-être du Libraire, encore eſt ce un grand hazard ſi j'en attrape quelques Piſtoles.

Avant d'entrer en Matiere, il ſera bon de vous dire entre quelle ſorte de gens s'eſt paſſé mon Dialogue, & ſous quels ſobriquets je veux vous les faire connoître.

Le Principal de tous s'appellera s'il vous plait *Philologue*, & les Lecteurs qui entendront le Grec verront bien pourquoi. C'eſt un Gentilhomme qui poſſede un beau Bien, qui a beaucoup de Merite & aſſez de ſavoir. Il eſt aimé de tous ceux qui le connoiſſent, & eſtimé de ceux qui en ont ouy parler. Il eſt Généreux, Affable, Bon, de bonne Humeur & aime aſſez à boire le petit coup avec ſes amis, mais ſans debauche. Quoi qu'il ſoit *Whig* de Profeſſion, il ne laiſſe pas de s'entreteni bien avec les *Tories*, qui ſont bien aiſes de le frequenter & ont beaucoup dégars pour lui. En un mot c'eſt le veritable Modelle de ce que devroit être un Gentilhomme de Province. Après le Portrait que je vien d'en faire perſonne ne le poura me connoître, car il y en a ſi peu qui lui reſſemblent que c'eſt tout comme ſi je l'avois deſigné par Nom & ſur nom.

Il a pour Voiſin un Gentilhomme, ou pour parler plus juſte un *Hobereau*, qui eſt tout l'oppoſé d *Philologue*.. Son unique occupation eſt d'aller la Chaſſe le matin & de boire tout le reſte du jou Son habileté conſiſte à bien ſauter un foſſé, & to te ſa Converſation eſt de dire *à vôtre Santé*. En jeuneſſe il avoit étudié à *Oxford*, & y avoit acqu

les principales ſciences de cette celebre Univerſité, qui ſont Fumer, Boire & ſe dechâiner contre les *Whigs*. Je ne parlerai point d'un quatriéme Vice (*a*) qui commence dit-on a y être fort en vogue. La ſeule bonne qualité de nôtre Campagnard c'eſt qu'il eſtime *Philologue*. Appellons le *Scudiero*, & que le Lecteur, cherche la ſignification de ce mot dans ſon Dictionaire Eſpagnol, s'il en a un.

Il étoit venu depuis peu dans la Paroiſſe à la Preſentation de *Scudiero* un bon Curé (*Miniſtre*) que nous appellerons *Daribeus*. Sa Confeſſion de Foi, de la derniere mode *d'Oxford*, conſiſtoit en trois Articles. Qu'il faloit dire des injures aux *Whigs*. pour être avancé, qu'il faloit damner les *Nonconformiſtes* à tous les Diables afin de paſſer pour bon & zèlé *Epiſcopal*, & enfin decrier les *Hollandois* s'il vouloit paſſer pour *bon Anglois*. Il ne laiſſoit pas de rendre de frequentes viſites à *Philologue*, dans leſquelles il faiſoit toûjours proviſion de quelques unes de ſes Sentences, pour les enchaſſer le Dimanche ſuivant dans ſes Sermons, ce qui les faiſoit paroître comme des ouvrages de Broderie, des fleurs d'or & d'argent ſur un Fond uni & ſimple. Quoi que la mauvaiſe education qu'on lui avoit donné l'eut rempli de fauſſes Idées, dans le fonds c'étoit un bon & honnête homme, & qui avoit plus de bon ſens & de Franchiſe que la plûpart des Eccleſiaſtiques.

Ces trois perſonnes ſe trouvant enſemble, vers la fin de l'année derniere, chez *Philologue*, après

(*a*) C'eſt à dire l'opinion que le pretendu Prince de Galles eſt veritable heritier de la Couronne.

que chacun eut pris place, qu'on eut mis du Vin & de la Biere ſur la Table, que les Valets ſe furent retirez, & les Complimens, encore plus incomodes que les Valets, finis *Philologue* commença

Mais attendez, je ne commencerai pas que je n'aye repondu à une Objection que me pourroit faire le Lecteur, comment, ſi j'étois preſent, je ne me ſuis point mêlé dans la Converſation. Peut-être ſuis je un Spectateur qui ne dis jamais mot en Compagnie; non me direz vous, cela ne ſe peut. Je ſuis donc peut-être *Philologue*, peut-être ai je écouté à la Porte, peut-être ai je parlé & ne veux pas que vous ſachiez ce que j'ai dit, enfin peut-être ai je gardé le ſilence, cela ne fait rien à perſonne, ainſi *Philologue* commencez quand il vous plaira.

Philologue. Meſſieurs n'eſt ce pas une choſe étrange qu'on en puiſſe venir a faire tout ſouffrir à une Nation pourveu qu'on s'y prenne bien, en l'acoutumant peu à peu à la ſoufirance. Nous en avons un exemple dans la *Suede* & le *Danemark* qui inſenſiblement & par degrez ſe trouvent reduits à l'Eſclavage, quelque paſſion que tous les hommes ayent pour la Liberté. Ce que je veux vous faire remarquer à preſent, ce ſont les demarches par lequelles les *Tories* nous ont inſenſiblement acoutumez à entendre parler d'une Guerre avec la Hollande, & cela non ſeulement avec patience, mais mêmes avec aplaudiſſement, eux qui il y a deux ans auroient deviſagé ceux qui en auroient ſeulement ouvert la bouche. On nous dit au changement du Miniſtre que nous aurions bien-tôt une bonne Paix, ou une vigoureuſe Guerre; pour cet effect le D. de M. conimanda encore en Flandre cette année. L'Hyver ſuivant la Reine jugea

pro

propos de lui ôter ſon Emploi, mais on ne laiſſa pas de nous aſſurer qu'on continueroit vigoureuſement la Guerre contre la *France*.

En ſuite on accuſa les *Hollandois* d'avoir rompu les Traitez, mais pourtant on ne laiſſa pas de dire que le D. d'O. agiroit de Concert avec eux. Encore dans ce tems-là tout le monde crioit contre une Paix ſeparée. Mais quand on apprit que nôtre Général avoit ordre de ne ſe point battre, on changea de Note, & on dit qu'il nous faloit abſolument la Paix, parce que nous étions trop pauvres pour continuer la Guerre; la Nation ſupporta patiemment tout ce manege. Cela donna la hardieſſe à quelques perſonnes de conſideration d'aller un peu plus loin, & de declarer qu'il leur ſembloit qu'une Guerre avec la *Hollande* ſeroit fort raiſonnable & fort avantageuſe. La Nation ſouffre encore ces Diſcours; & ce qui me ſurprend, c'eſt qu'on m'a dit, *Daribeus*, que vous avez declaré dans vôtre dernier Sermon, que c'étoit auſſi vôtre Sentiment. Je ſerai bien aiſe d'aprendre de vous quelles raiſons il y a d'entrer en Guerre avec des Gens, de qui la Reine a declaré les Interêts, *inſeparables* des Siens. De quel Argument vous ſervirez vous, pour me perſuader qu'il faut ruiner ceux qui ont empêché nôtre Ruine en 1688. comment ſont ils ſi-tôt devenus nos Ennemis? Quoi! faudra-t-il nous battre contre ceux qui ſe ſont battus pour nous?

Daribeus. Monſieur, voici mes raiſons; mais il faut vous faire remarquer avant toutes choſes, que le mot *d'Inſeparable*, qu'on a imprimé dans la Harangue de la Reine, eſt une faute d'impreſſion, car je ſcai de bonne part que Sa Majeſté à prononcé *Separable*.

Quant à la Guerre avec la *Hollande*, elle me paroît raiſonnable pour deux raiſons, la premiere parce que les *Hollandois* ſont nos Ennemis. La ſeconde parce qu'une Guerre avec eux ſera fort avantageuſe à nôtre Nation.

Premierement, il eſt evident que les *Hollandois* ſont nos Ennemis, car ſans cela viendroient-ils nous voler à nôtre barbe nos Harangs? Ils ſe ſont enrichis dans une Guerre qui nous a apauvris. Ils ont auſſi écrit une Lettre fort inſolente à la Reine, & l'ont fait imprimer ſans ſa permiſſion. Ils veulent nous reduire en Province, & ils ſont devenus trop puiſſans pour l'Equilibre de la Balance du Pouvoir en *Europe*. Comment! ces Grenouilles là rompent toutes leurs Alliances, & nous ne leur rendrions pas la pareille. Non non, nôtre Succeſſion n'a pas beſoin de Garanties comme eux, le Roi de *France* vaut bien mieux: Moi, j'amerois mieux avoir le Grand *Turc* pour Allié. Eh quoi! ne ſont-il pas ennemis de nôtre Egliſe, & ne veulent ils pas introduire ici le Presbyterianiſme? Ils ont encore donné retraite aux Troupes Etrangeres à la Solde de la Reine, au lieu de les regarder comme des Rebelles qui n'ont pas voulu ſuivre le D. d'O. Il les fait beau voir ſe vanter de leur Liberté ces beaux Meſſieurs en Sabots. Il me ſemble qu'en voilà bien aſſez pour prouver qu'ils ſont nos Ennemis

En ſecond lieu je-dis qu'une Guerre avec eux nous ſera fort avantageuſe. Elle augmentera nôtre Commerce, elle fera oublier à la Maiſon de *Bourbon* tout le mal que nous lui avons fait juſques à preſent, nous en ferons un Ami & Allié. Et Nôtre Reine en ſera plus reſpectée, quand on verra qu'elle ſait ſe venger des affrons qu'on lui fait. Il

me ſemble qu'en voilà bien aſſez pour nous encourager à entrer en Guerre avec eux.

Scudiero. Pour moi je hai toute cette Canaille de *Hollandois*, & ſouhaite qu'ils ſoyent tous (*a*) *damnez* comme leurs Villes puiſqu'ils ſont nos Ennemis; allons Mr. le Curé, je bois raſade à cette bonpenſée.

Philologue. Vous avez bien vu *Daribeus*, que je vous ai écouté patiemment ſans vous interrompre; je vous demande la même attention, & je vais repondre à tous les points de vôtre diſcours.

Premierement je vous aſſure que le mot *d'inſeparable* a été prononcé auſſi bien qu'imprimé; cependant j'avoüe que ce n'eſt pas ſans fondement que vous en doutez.

L'accuſation que vous faites contre les *Hollandois* de nous venir voler nos Harangs eſt tout à fait frivole, puis qu'il nous eſt fort indifferent que ce ſoit eux ou d'autres, qui viennent prendre ſur nos Côtes des poiſſons qui ne nous ſervent de rien. C'eſt auſſi leur faire beaucoup d'injuſtice que de dire que la Guerre les enrichit, puiſqu'il n'y a pas un pouce de terre chez eux qui ne paye tous les ans onze ſols par livre de Taxes. A l'égard de la Lettre inſolente qu'ils ont écrit à la Reine, je ne ſai pas quel grand mal vous y trouvez, a moins que vous ne veuilliez leur faire un Crime de repreſenter modeſtement leur état, & de ſe plaindre des injuſtices qu'ils croyent qu'on leur fait. Après cela il eſt fort ridicule de craindre qu'une Republique devienne

(*a*) Le mot de Dam ſignifie Damné en Anglois, c'eſt une fade alluſion à la terminaiſon du nom de pluſieurs Villes en Dam,

trop puiſſante, ou qu'elle étende ſes Limites au delà de ce qu'il lui faut pour ſes Barrieres, jamais aucune République n'a cherché à étendre ſa domination par la voye des Conquêtes, il n'y a eu que *Rome*, qui ait eu cette folie, & c'eſt ce qui l'a ruinée; vous pouvez être d'avis que nous n'avons pas beſoin des *Hollandois*, pour Garanties de nôtre Succeſſion, mais je crains bien qu'une reponſe pratique ne vous faſſe changer de ſentiment. Ce ſeroit aſſurement un beau Protecteur que le Roi de *France*, il vaudroit autant nous mettre entre les mains du (*a*) Pretendant. Ne reprochons point aux *Hollandois* leurs ſabots, de peur qu'ils ne nous repondent que leur chauſſure eſt de même matiére que nos têtes Et quand ils ſeroient ennemis de nôtre Egliſe, cela les empêcheroit-il d'être nos amis?, puis que vous ne voulez point que ce ſoit un obſtacle à l'amitié du Roi de *France*, qui eſt, & a toûjours été le plus violent ennemi que la Religion Proteſtante ait jamais eu? Je ne repondrai rien, *Scudiero*, à la belle alluſion que vous faites à la terminaiſon du Nom de pluſieurs de leurs Villes pour les damner; c'eſt comme ſi vous diſiez que tous les François ont la Verole, parce que nous appellons cette maladie le (*b*) Mal de France. Que ne dites vous qu'il faut faire la Guerre aux *Hollandois*, à cauſe, que le Roi de *France*, nous à mal traitez. Pour moi je vous avoüe que je ne puis ſouffrir qu'on parle contre ces dignes Etats, quand je ſonge à l'obligation que nous leur eûmes en 1688. lorſqu'ils nous delivrerent des chaines de l'eſclavage & de la ſuper-

(*a*) C'eſt ainſi qu'on appelle le Pretendu Prince de Galles.
(*b*) Morbum Gallicum.

perſtition du Papiſme. C'eſt pourquoi je ſuis fortement perſuadé que ce ſeroit pouſſer l'ingratitude auſſi loin qu'elle peut aller, que de les abandonner pour nous joindre aux *François*, eux qui nous ont ſi ſouvent mis à deux doits de nôtre perte. A l'égard des Troupes Etrangeres je vous reponds *Daribeus*, que vous auriez eu raiſon de les appeller Rebelles, ſi elles avoient ſuivi le D. d'O. contre les Ordres de leurs Superieurs, ſeulement pour recevoir leur Solde & leurs Arriéres; mais puiſqu'elles ont beaucoup mieux fait, je trouve qu'on doit les regarder comme des Gens d'honneur, je ne conviens point non plus que les *Hollandois* ayent rompu leurs Alliances, ils les ont toûjours religieuſement obſervées; plût à Dieu que j'en puſſe dire autant d'une Nation qui me touche de plus près. C'eſt ainſi que je repons à tout ce que vous avez avancé, pour me prouver que les *Hollandois* ſont nos Ennemis. Il ſembleroit aſſez inutile de prouver qu'une Guerre avec nos Amis, nous ſeroit deſavantageuſe. Je ne laiſſerai pourtant pas de repondre à ce que vous m'avez objecté la deſſus.

Vous dites, que cette Guerre nous acquereroit l'amitié de la Maiſon de Bourbon, & nous feroit obtenir des Conditions beaucoup plus avantageuſes. Mais vous ne prenez pas garde, que ſi nous ruinons la *Hollande*, nous perdrons par là tous les avantages que le Grand Monarque nous accordera à la Paix: Car il ne faut pas douter qu'il ne reprenne bien-tôt tout ce qu'il aura cédé par la Paix, ſi il n'y a perſonne pour s'oppoſer à ſes deſſeins, le peu de ſcrupule qu'il a fait de violer tous les Traitez où il eſt entré, devroit bien nous faire tenir ſur nos Gardes avec lui.

Si

Si nous ruinons la *Hollande*, que pouvons nous attendre autre choſe, qu'être reduits à devenir une Province de *France*, au lieu que ſi c'eſt la *Hollande* qui ruine la *France*, nous partagerons le profit qui en reviendra, qui ſera d'être délivrez d'un dangereux & incommode Voiſin. En un mot, comme remarque fort bien le Chevalier Temple, *La Hollande & cette Nation ſont ſi unis d'interêts, que l'un ne pouroit pas ſubſiſter long-temps après la deſtruction de l'autre.* Nous n'aurons pas le tems de rire de leurs Miſeres, car nous aurons bientôt part à leur Affliction, & nous pourions bien nous repentir de nôtre folie quand il n'en ſera plus tems, & qu'il n'y aura plus de remede. Nous pourions bien faire comme un Debauché, qui prit la Reſolution de ne plus jouër, mais ce fut après qu'il eut perdu ſon dernier ſol, & qu'il ſe fut mis parlà hors d'état de perdre. Et ſi nous avions le malheur d'être dans ce cas là, comme il y a toutes les apparences du Monde, que ſeroit ce que la tête de quelques particuliers pour dédomager la perte d'une Nation entiere? Quand un Domeſtique vous a caſſé vôtre Porcelaine, vous ne la faites pas revenir en lui caſſant la tête, & auſſi quand on feroit pendre une demie douzaine de ces Traitres qui vous ont vendus, vôtre Condition n'en deviendroit pas meilleure. Ce n'eſt pas que je vouluſſe m'oppoſer à ce qu'on les fît pendre, car quoi que cela vous fît fort peu de bien, du moins ſeroit ce leur faire grand mal à eux.

Quand vous me dites qu'il faut faire la Guerre à la *Hollande*, pour éviter de la faire à la *France*, c'eſt tout comme ſi un homme ſe tuoit lui-même,

pour

pour éviter d'aller ſe battre contre un autre qui l'auroit appellé en Duël.

Mais quand même nous aurions toutes les raiſons du monde de faire la Guerre à la *Hollande*, il faudra de l'Argent pour cela, & je me ſouviens qu'une des raiſons que vous avez allegué pour faire la Paix avec la *France*, eſt nôtre manque d'Argent. Où en trouverez vous pour faire la Guerre à la *Hollande*, ſi vous n'en avez point pour la faire à la France.

Daribeus. Bon bon Monſieur, tout cela ſont des contes à dormir debout. C'eſt la chanſon ordinaire des *Whigs*, on n'y comprend rien.

Scudiero. Ma foi nôtre Curé à bien raiſon, on n'y comprend ni bon envers ni bon endroit, mais voici qui ſera bien plus aiſé à comprendre, allons raſade à la ſanté de l'Egliſe (*Anglicane.*)

Philologue. Vous devriez plutôt dire que ce ſont des Argumens auxquels on ne peut repondre. Mais *Daribeus* il me ſemble qu'un bon Eccleſiaſtique comme vous devroit repondre à mes Argumens, ou reconnoître ſon Erreur.

Daribeus. Je ne deciderai pas à preſent s'il faut faire la Guerre à la Hollande ou non, ce que vous venez de dire, me fait un peu changer de ſentiment, mais que la Guerre avec la Hollande ſoit avantageuſe ou non, il eſt bien ſur qu'une Paix avec la France non ſeulement nous ſera fort avantageuſe, mais qu'elle nous eſt fort neceſſaire. Pour vous autres *Whigs* vous avez la Paix en horreur, & c'eſt là un des Caractéres, auxquels on vous connoit.

Philologue. C'eſt en quoi vous vous trompez beaucoup, car nous ne nous oppoſons point à la Paix, pourvû qu'elle nous ſoit bonne & avantageuſe. Nous

avons

avons toûjours tâché quoi qu'inutilement d'entretenir la Paix dans le Royaume, & nous nous ſommes toûjours oppoſez aux pratiques ſecretes & malitieuſes des *Jacobites*, qui ne tendoient qu'à nous diviſer. C'eſt une ſorte de Paix à laquelle le Clergé a été bien éloigné de travailler, quoi que ce fût ſon devoir, mais ce n'eſt pas toûjours ce qui regle ſes actions. Même la Paix avec le Roi de France a toûjours été l'objet des vœux des *Whigs*, mais ils croyoient que le moyen d'en obtenir une honorable & bien ſtable étoit de battre ſes Armées, de prendre ſes Villes, de ravager ſon Païs & de détruire ſes Flottes. Les *Whigs* ne ſe ſont ils pas toûjours diſtinguez par leurs Feux de joye, au moindre avantage que les Alliez ont obtenu ſur les Ennemis? N'étoit-ce pas un Parlement *Whig* qui a marqué ſouhaiter avec tant de paſſion que la Paix ſe conclût promptement à des Conditions raiſonnables? Tout cela ſont des choſes ſi connuës qu'il me ſemble qu'on ſe moque quand on vient dire que les *Whigs* ne veulent point de Paix. J'oublois de vous dire que par le mot de Paix bien des Gens entendent une Paix honteuſe pour nous, je ne fais point de difficulté d'avoüer que ſur ce pied là les *Whigs* n'en veulent point. Ils voudroient bien s'empêcher de devenir les Eſclaves d'un Papiſte, & une Province de France, ils voudroient bien ne finir pas honteuſement une Guerre ſans obtenir ce qui les a determinez à l'entreprendre; c'eſt à dire, la conſervation de nôtre Commerce, ce qui ſera impoſſible, ſi l'Eſpagne & les Indes demeurent entre les mains d'un Prince de la Maiſon de *Bourbon*. Voilà la ſeule Paix à laquelle les *Whigs* ſont contraires, & cela parce qu'ils voyent fort bien qu'elle

qu'elle va contre les Interêts & la ſûreté de la Nation, à laquelle elle feroit plus de tort que la plus longue Guerre.

Daribeus. C'eſt pourtant là la ſeule Paix que nous ayons à attendre de la France. Et il me ſemble même qu'il vaut mieux que l'Eſpagne & les Indes demeurent au Roi Philippe qu'à l'Empereur, qui parlà deviendroit trop puiſſant: que ſait-on, ſi dans quelques années d'ici il ne faudra pas prendre les Armes contre lui, ſi il devenoit la Terreur de l'Europe; & nous engager dans une autre Guerre auſſi ſanglante, que celle que nous avons ſoutenu vingt ans de ſuite contre le Roi de France? Il eſt évident, que le Roi Philippe ne viendra jamais à la Monarchie Univerſelle, ni ne deviendra trop puiſſant, puis qu'il a renoncé à tous ſes Droits ſur la Couronne de France. Je conclus donc que la Paix étant une choſe auſſi deſirable que ce qu'elle eſt, & les *Whigs* ſi oppoſant, il eſt clair qu'ils ſe plaiſent dans le deſordre de la Guerre.

Scudiero. Ma Foi, Monſieur, *Daribeus* a raiſon, nous aurions beau attendre, vraiement, que le Roi de France voulût reſigner l'Eſpagne au Roi *Philippe*, il y en auroit pour juſqu'au jour du jugement, quel fichu conte: & qui croiez vous qui voudroit payer ſi long-temps, ces diables de Taxes. Il n'y a même pas d'apparence de regagner l'Eſpagne, car vous voyez bien que Philippe ſe tient dans Madrid, pendant que Charles eſt au diable à Vienne avec ſon Armée ſans oſer approcher. Ainſi je vous dis & redis que nôtre Curé a raiſon. Allons pour faire voir que je vais tout mon grand chemin, & que je n'y entens point fineſſe,

fineſſe, à la ſanté de Monſeigneur (a) Jeannot; mais que diable pourquoi nous amuſons nous à tous ces raiſonemens là, que ne laiſſons nous cela à ceux qui n'ont rien de mieux à faire, & pour nous occupons nous uniquement à boire.

Philologue. Meſſieurs je ne vous demande qu'un peu d'attention pour vous convaincre que vous vous laiſſez tromper par les faux raiſonnemens de gens mal-intentionnez, c'eſt leur interêt de cacher la verité, puis qu'ils ne ſe ſoutiennent que par la fauſſeté.

Il eſt certain qu'il faut laiſſer l'Eſpagne & les Indes entre les mains de la Maiſon de Bourbon, ou les donner à la Maiſon d'Autriche, ou les partager entre elles d'eux; je vais vous montrer les conſequences de chacune de ces diſpoſitions, & enſuite vous jugerez vous mêmes du parti qui ſeroit le plus avantageux à l'Angleterre.

A l'égard du premier Parti, nôtre bonne Reine, dans la plupart de ſes Harangues a été d'opinion, que ce ſeroit la ruine de nôtre Nation, de laiſſer l'Eſpagne & les Indes entre les mains du Roi Philippe; une excellente Lettre là-deſſus, pouroit vous avoir convaincu de la neceſſité qu'il y a, de les retirer d'entre ſes mains. Vous y aurez vu un Calcul exact de ce que nous perdrons, ſi l'Eſpagne & les Indes demeurent entre les mains d'un Prince de la Maiſon de Bourbon: l'Auteur y fait voir clairement, que la continuation de la Guerre avec la France ne vous aupauvriroit pas tant, qu'une Paix de la nature de celle qu'on veut faire. Mais je m'imagine bien que vous n'avez pas lû ce Livre ſuivant la louable maxime des *Torrys*, *qu'il ne faut écouter*

(a) Il veut dire Mylord B. cy devant M. de St. Jean.

d'écouter qu'une des Parties, & de cette maniere là ils auront toûjours raiſon. Mais Monſieur *Scudiero*, ne vous imaginez pas que cette diminution du Commerce, n'ait pas d'influence ſur vos Revenus, ſi il n'y a que peu d'Argent dans le Païs, vos Beufs & vos Moutons ſe donneront à meilleur marché : Ce ſera alors que vous direz qu'il auroit mieux valu continuer de payer, des Taxes pour ſoutenir la Guerre, que d'avoir fait une Paix qui diminue vôtre Bien de la moitié. Mais ce n'eſt pas là encore le tout, car le Roi de France, qui n'a pas entretenu la Famille qui demeure à St. Germain ſans quelque deſſein, s'enrichiſſant par cette Paix, à meſure que nous nous apauvrirons, ſera en état de nous envoyer de chez lui un Souverain, quand nous ſerons dans l'impoſſibilité de nous y oppoſer. De ſorte que je crains fort que cette Paix ne ſoit non ſeulement ſuivie de la pauvreté, ce qui ſeroit déja un aſſez grand mal, mais auſſi du Papiſme & de l'Eſclavage, dequoi Dieu nous delivre.

Quant à la Renonciation du Roi *Philippe* à la couronne de France, il me ſemble que nous devrions trop connoître la ſincerité de la France dans ſes Renonciations pour nous y fier jamais : car ſi nous y retombons, nous meritons bien, d'être trompez ſuivant un fort bon Proverbe écoſſois, qui dit, *ſi un homme me trompe une fois, que le Diable l'emporte, s'il me trompe deux fois, le Diable nous emporte tous deux, mais s'il me trompe trois fois le Diable m'emporte tout ſeul.*

Mais ſuppoſons, ſi la ſuppoſition peut avoir lieu ici, que la Renonciation ſe faſſe de bonne Foi, il eſt toûjours bien ſeur que Philippe trafiquera avec la

France & non avec nous, ce qui produira à peu près le même effet que l'union des deux Royaumes. Nous pouvons bien nous flatter que c'eſt l'intereſt de l'Epagne de Negocier, mais nous ne perſuaderons jamais à un Prince François, Roi de ces Royaumes, qu'il ne faut pas favoriſer ſon Païs natal & le preferer aux autres. Mais quand même Philippe s'engageroit à negotier avec nous ſeuls, à l'excluſion de tous les autres, & de prendre les Manufactures qui ſortent de chez nous, tout cela ne nous ſerviroit de rien ſi nous n'avions pas une bonne Garantie. Car il ſeroit ridicule de croire que par des Villes d'Eſpagne données en ôtage, nous obligerions Philippe à obſerver les Traitez, puiſqu'il ne nous peut donner aucune Ville, qu'il ne ſoit en état de reprendre quand il lui plaira; ſans conter qu'il nous en couteroit prèſque autant à entretenir des Garniſons loin de chez nous, qu'à continuer la Guerre.

Scudiero. Comment cela ſe peut il, puis que Donquerque, & Port Maubeuge (a) ne couteront pas cent mille Livres Sterling à la Nation, & que jamais le Roi Philippe ne pourra les reprendre.

Philologue. Monſieur je vous prie de me laiſſer achever ſans m'imterrompre, après cela j'écouterai avec plaiſir tout ce que vous voudrez me repondre.

J'ai donc dit que le ſecond expedient qu'il y auroit à prendre ſeroit de partager la Monarchie d'Eſpagne. Je ſerois bien aiſe que la Paix ſe fit ſur ce pied-là, pourveu que les Indes, ou du moins

(a) Il veut dire Port Mahon. C'eſt un Campagnard qui parle.

la meilleure partie echeût en partage à l'Empereur. Car ſans cela nous tombons encore dans le même inconvenient que ſi l'Eſpagne & les Indes demeuroient, entierement a Philippe, puiſque qui que ce ſoit qui ait dans ſon pouvoir, le Commerce entier des Indes, ou la meilleure partie, ſera maitre des meilleures Provinces de l'Eſpagne, qui ne ſubſiſtent que par là. Pour moi je trouve que le partage raiſonnable ſeroit de donner à la Maiſon d'Autriche l'ancienne Eſpagne & les Indes, & le reſte de la Monarchie au Roi Philippe.

Le troiſiéme plan étoit de donner entierement à l'Empereur l'Eſpagne & les Indes, à quoi je ne trouve aucun danger. Car comment peut il jamais ſe rendre trop formidable, puiſque ſans l'aſſiſtance des Vaiſſeaux Anglois & Hollandois il ne peut tranſporter ſes hommes hors de l'Allemagne, ni aller chercher ſon Or au Mexique; & qu'il ne peut ſe ſoutenir contre la France, qu'en ſe tenant étroitement uny avec les Confederez. Peut-être me demanderez vous comment Charles Quint ſe rendit la Terreur du Monde, ſi l'Eſpagne & l'Allemagne, ſont auſſi foibles que je les repreſente. Mais il faut conſiderer, que dans ce tems-là l'Empereur avoit beaucoup plus de pouvoir, & de richeſſes en Allemagne, qu'il n'en a aujourd'hui; & que l'Eſpagne avoit auſſi une Flotte & de bons Soldats, ce qu'elle n'a pas à preſent; & avec tout cela Charles Quint fut toute ſa vie aux priſes avec la France, qui bien que dans ce tems-là les trois quarts plus foible qu'à preſent, ne laiſſoit pas de faire tête à l'Eſpagne & à l'Allemagne, jointes enſemble ſous un Grand & Prudent Prince.

Mais outre cela, nous ne pouvons pas donner

'Eſpagne & les Indes Occidentales, ſans rompre nos Alliances avec l'Empereur & miner par là la bonne reputation que nous nous ſommes acquis en Europe, par nôtre fidelité à nos promeſſes.

Pour moi je vous avoue que je voudrois que le Roi de France fût le ſeul Prince de l'Europe ſur la Parole de qui on ne pût conter, & que les Alliez continuaſſent vigoureuſement la Guerre contre lui. En mon particulier je payerois volontiers la moitié, même les trois quarts de mon revenu pour la ſoutenir; car je ne puis m'empêcher de croire que nous combatons *pro aris & focis* & qu'il n'eſt pas ſimplement queſtion de ſavoir ſi un tel Prince aura un tel Royaume ou non, mais ſi toute l'Europe ſera libre ou eſclave, ſi la France & l'Eſpagne ſe ſeront unies, ſi l'Empire deviendra leur Vaſſal, ſi les Hollandois, retomberont ſous le joug d'Eſpagne, qu'ils ont ſi genereuſement ſecoué, & ſi nous deviendrons une Province de la France & les Sujets d'un Papiſte. Voilà le point que la France a en vue, & il faut qu'en venant à bout de ſes deſſeins elle ſoit la Maitreſſe du Monde, ou qu'en perdant ce qu'elle a gagné par Uſurpation, elle ſoit reduite dans un état à n'être plus formidable aux Alliez. Si nous laiſſons l'Eſpagne & les Indes à Philippe, lui & ſon Grand Pere auront toutes les richeſſes du Monde à eux deux, & feront de gueux de toutes les autres Puiſſances de l'Europe, par conſequent ils s'en rendront bien tôt les Maîtres. Mais ſi c'eſt l'Empereur qui ait ces Royaumes, il ſera obligé de partager ſes richeſſes aux Alliez, puis qu'il aura autant beſoin de leur Aſſiſtance, qu'eux en auront de ſon Or.

Je n'ai point parlé des Conceſſions que le Roi de

Franc

France nous fait, comme de nous donner (a) l'Aſſiento, le Port Mahon &c. c'eſt comme autant de jouets qu'on donne à des Enfans pour les appaiſer, avec intention de les leur ôter dès qu'il ne ſeront plus en âge de crier après.

Daribeus. Monſieur, je vous trouve bien hardi de dire que la France & l'Eſpagne ſont unies, puis que la Reine dit Elle-même qu'elles ſont plus diviſées que jamais. Moi je trouve que l'Empereur ne merite pas d'avoir l'Eſpagne & les Indes, ni rien du tout, n'a-t-il pas payé la Reine d'ingratitude, après qu'elle lui à ſervi de Mere? Car premierement elle l'a envoyé en Catalogne avec une Armée, & après cela elle l'a fait faire Empereur. Et en reconnoiſſance de tant de graces, il a envoyé un Miniſtre pour l'inſulter, à qui après cela il a donné un fort bel Emploi; & n'a-t-il pas encore pris le party des Hollandois contre la Reine. Elle ſeroit bien ſimple de ſe ſoucier de lui après tout cela.

Scudiero. Je gage que par ce Miniſtre dont vous venez de parler vous entendez le Comte de G. je vous declare qu'il faudroit le pendre, & voilà tout ce que j'ai à en dire. Ah je n'aime point qu'on babille tant en Compagnie, cela empêche de ſe divertir, allons *Philologue*, parlez moi d'une razade comme cela, à vôtre ſanté, & que le Diable emporte l'Allemagne & tous les Allemans, & l'Angleterre auſſi s'il veut, pourvu que nous beuvions du bon. Que veulent donc dire ces grimaces & ce ſouris, *Philologue*, vous tournez la prunelle comme une Chevre qui avorte.

(a) Le Commerce des Eſclaves dans les Indes.

Philologue. Je ris de vous entendre Prêcher ſur la vendange. Mais vous, *Daribeus*, je croi que vous ne ſerez pas du ſentiment de *Scudiery*, & que vous ſerez comme moi d'opinion, que la Converſation eſt l'ame des Compagnies & l'unique plaiſir qu'on y devroit chercher, c'eſt pourquoi je vais continuer, & vous dire ce que je penſe de la conduite de l'Empereur envers nôtre Reine.

Premierement, quoi que je nie que ce ſoit elle qui l'ait fait Emperenr, je ne laiſſe pas d'avouer que ſon ingratitude ne fût inexcuſable s'il en uſoit mal à ſon égard. Mais je n'en voi pas de preuve; à l'égard de l'avancement de ſon Miniſtre, c'étoit une recompenſe due aux grands ſervices qu'il lui avoit rendu, il ne pouvoit pas le diſgracier ſans que Sa Majeſté lui marquât le Crime dont il étoit coupable, ce qu'elle n'a jamais jugé à propos de faire, quelqu'inſtances qu'on lui en ait fait. Cela me fait ſouvenir de l'Hiſtoire d'un certain Seigneur, qui a depuis peu rendu viſite à l'Empereur, & qui eſt à propos de ce que nous diſions.

Ce Seigneur ayant diné avec un Monſieur de ſa connoiſſance, le pria de chaſſer un tel valet qui avoit ſervi à Table; le Monſieur repondit que ſi ſon valet lui avoit manqué de reſpect il le chaſſeroit, mais qu'à moins de cela il ſeroit bien aiſe de le retenir, parce qu'il étoit fort bon valet; Le Seigneur repliqua que c'étoit un Coquin dont la mine ne lui revenoit pas, qu'il avoit le nès de travers, & qu'en un mot, s'il ne vouloit pas le chaſſer il ne rentreroit jamais chez lui: que croyez vous que fit ce Monſieur? il deffendit au valet de ſe montrer quand le Seigneur mangeroit dans la maiſon, mais il ne fut pas ſi fou que de perdre volontairement un bon

Do

Domeſtique à cauſe de la fantaiſie de l'autre.

Quant à ce que l'Empereur s'eſt joint avec les Hollandois contre nôtre Reine, c'eſt dans une occaſion, où par un Traité de Paix on alloit diſpoſer de preſque tous ſes Domaines legitimes, à quoi jamais aucun Prince ne pouroit conſentir. Ce ſeroit une reconnoiſſance fort mal entendue, que de renoncer à l'Eſpagne, dont la Reine elle-même la mis en poſſeſſion. Il a trop de reſpect pour Sa Majeſté, pour ſe defaire ſi aiſement des preſens qu'elle lui a fait. Il me ſemble qu'en voilà aſſez pour juſtifier l'Empereur & les Hollandois des fauſſes accuſations d'une Clique de François Anglois.

Scudiero. Monſieur, ne voudriez vous point fumer une pipe de mon Tabac, il eſt de Virginie & du meilleur qui croiſſe en Europe.

Philologue. Monſieur, je n'ai pas été aſſez longtems à Oxford, pour apprendre à faire une cheminée de ma bouche, je l'employe à d'autres uſages. Mais vous, *Daribeus*, dites moi un peu vôtre ſentiment ſur ce que je vien de vous dire.

Daribeus. Quand je vous accorderois qu'il vaudroit mieux donner l'Eſpagne & les Indes à l'Empereur qu'au Roi Philippe; je ne laiſſe pas de ſoutenir qu'il n'eſt pas en nôtre pouvoir de le faire. Le Commun Peuple ne peut plus ſupporter les Taxes; on aura beau lui repreſenter les Avantages qui nous reviendront de laiſſer l'Eſpagne & les Indes, entre les mains de l'Empereur, il vous repondra que leurs Familles n'ont pas de pain, & qu'ils meurent tous de faim. C'eſt pourquoi je me declare pour une Paix, quelle qu'elle ſoit, étant perſuadé que nous ne pouvons plus ſoutenir la Guerre.

Scudiero. Mon Dieu à quoi vous amuſez vous tous deux, de diſputer s'il faut faire la Paix ou non ? & n'eſt elle pas déja faite ? c'eſt comme ſi je voulois faire labourer mes Terres quand elles ſont enſemencées, ou comme ſi je vous demandois un Tirebouchon pour ouvrir cette Bouteille qui eſt déja vuide.

Philologne. Meſſieurs, il n'eſt pas queſtion de ſavoir ſi la Paix eſt faite ou non, mais il faut ſavoir ſi, en cas qu'elle ne le ſoit pas nous avons de l'argent pour continuer la Guerre : Et je m'imagine que nous en avons aſſez ſans impoſer de nouvelles Taxes. Mais où eſt-il ? me direz vous. Je vous repondrai qu'il ne peut-être que dans le Treſor, où il doit y avoir de fort groſſes Sommes. Car on donna l'année derniere huit Millions, ſur des Fonds qui ont produit plus qu'on n'avoit conté, & cette année on en a donné ſix & demi, l'année paſſée nous ne payames point d'Armée en Eſpagne, cette année nous n'y en avons plus, & celle qui eſt en Flandres eſt très peu de choſe. Du tems de l'autre Miniſtere, on ne donnoit pas l'un portant l'autre, ſix Millions par an pour la Guerre & nous fourniſſions nôtre quote part complete en Flandres, en Eſpagne & en Italie. De ſorte, qu'en contant même au large il doit y avoir encore du moins cinq ou ſix Millions entre les mains de Mylord Treſorier, ou cette ſomme a été depenſée d'une maniere qu'on ne comprend pas, à moins d'être du ſecret, & de ſavoir les Penſions qu'on paye ſous main. Pour moi qui ai une haute opinion de la Prudence de Mylord je m'imagine que c'eſt un des plus grands traits de Politique de ſa vie, d'avoir fait donner à la Nation tout ce quelle pouvoit, & fait

faire

faire aux Alliez leurs derniers efforts, afin que quand amis & ennemis croiront que nous n'en pouvons plus, de les ſurprendre avec cinq ou ſix Millions, qui viendront, on ne ſaura d'où. Il eſt bien certain, qu'il n'y a point de Particulier un peu prudent, qui ne garde toûjours une ſomme d'argent contant pour les neceſſitez urgentes & caſuelles; cette prévoiance là eſt encore beaucoup plus neceſſaire dans les Affaires Publiques. Suppoſant donc que cette ſomme eſt dans le Treſor, je vous ai déja fait voir combien il nous ſeroit avantageux d'abaiſſer davantage la France; que ſi la ſomme ne ſe trouve pas, il vaut encore mieux que nos Terres payent de groſſes Taxes, que de n'en avoir point du tout; ce qui nous arrivera infailliblement ſi le Pretendant vient ici, car c'eſt preſque la même choſe de n'avoir point de Terres, ou de n'en jouir que precairement.

Daribens. En verité, Monſieur, je ne croi pas qu'il y ait tant d'argent dans le Treſor que ce que vous dites, quoi que je ne comprend pas qu'il puiſſe pourtant y en avoir moins. J'avouë que ſi cet argent eſt là, il vaudroit mieux continuer la Guerre contre la France; mais à moins de cela nous ſommes trop épuiſez, & nous en avons l'obligation au dernier Miniſtere, qui nous endebta de trente ſix Millions.

Scudiero. Aſſurement, & il nous en auroient bien encore volé trente ſix autres, ſi on les eût laiſſé faire. Mais par bonheur Mylord Oxford eſt venu tout à point nous delivrer de leurs pates, & retablir le Credit de la Nation qui étoit perdu. Alons à cauſe de cela, raſade à ſa Santé Morbleu; on dit qu'il aime le Piot auſſi lui; parlez moi de braves gens

comme cela ; n'eſt ce pas un plaiſir que d'être gouverné par un tel Miniſtre.

Philologue. Je croi bien, Daribeus, que les Taxes d'une autre année nous incomoderont, mais que faire à cela quand c'eſt une neceſſité, nous nous faiſons bien couper un Bras quand nous avons la cangrene ; on ſouffre un petit mal pour en prevenir un plus grand, il vaut donc bien mieux ſouffrir un peu l'Oppreſſion des Taxes, pour prevenir la terrible Oppreſſion de la Tiranie du Papiſme. Pour ce qui eſt des Debtes de la Nation, pluſieurs circonſtances en ſont la Cauſe ; premierement une longue Guerre doit naturellement produire cet effet là, nous ne ſommes pas les ſeuls endebtez, puiſque la Hollande l'eſt encore beaucoup plus que nous. Mais la principale raiſon de toutes les debtes, eſt que du tems du Roi Guillaume les Fonds ne rendoient, jamais ce à quoi on les avoit eſtimez, & on les donnoit toûjours trop tard. Mais enfin quand on a chaſſé un Domeſtique on l'accuſe toûjours de tous les Vols qui ont été faits dans la maiſon, auſſi on met ſur le dos du dernier Miniſtere toutes les Debtes contractées avant & après leur Adminiſtration. Vous voilà tout penſif, *Daribeus*, pourois je me flatter d'avoir fait de vous un *Whig*, car vous me paroiſſez être de même Opinion que moi, ſur le Sujet des Affaires étrangeres.

Scudiero. Non, non, *Philologue*, ne vous flatez pas de cela, nôtre Curé eſt trop bon Eleve *d'Oxford* pour devenir jamais *Whig*, quand ces gens-là auroient la plus grande raiſon du Monde, Alons à la Santé de l'Univerſité *d'Oxford*, & à la proſperité de tous ſes Colleges, ſur tout de celui de *Hartall* qui eſt le mien ; je l'aime de tout mon

cœur quand je penſe encore au bon vin que nous y buvions.

Daribeus. Philologue, je vais vous dire mes ſentimens, & après cela vous m'appellerez comme vous voudrez, je ſuis convaincu, par ce que vous venez de me dire, que nous ſommes engagez dans une Guerre juſte & neceſſaire, que les Victoires ſignalées que nous avons obtenu, ſont des marques que la Providence aprouve nos Deſſeins, que le But de cette Guerre eſt d'abaiſſer la France au point qu'elle ne ſoit plus en état de troubler la Paix de l'Europe; & que nous ne pouvons pas venir à ce But ſans ôter au Roi Philippe l'Eſpagne & les Indes. Je voi que l'Empereur & les Hollandois ſont de trop bons & trop fidelles Alliez pour les tromper ou pour rompre avec eux. Et je croi que nôtre haine contre les Hollandois eſt plutôt une haine contre la Succeſſion Proteſtante dont ils ſont Garants, comme nôtre amitié pour la France vient de l'amitié que nous avons pour la Famille qui demeure à St. Germain. Mais quelque choſe qu'on diſe, je ne puis me perſuader qu'on entre jamais en Guerre avec les Hollandois; il n'y a point de Miniſtere qui oſât jamais entreprendre une choſe auſſi hazardeuſe.

Philologue. Je trouve que de parler de faire quelque choſe, eſt la premiere demarche pour l'Execution, & le Parti regnant parle ſouvent de cette Guerre en confidence, on a pretendu depuis peu prouver dans un livre qu'elle ſeroit raiſonnable, & on m'a aſſuré que ce Livre avoit été écrit par ordre d'une perſonne de Diſtinction. Il me vient dans l'Eſprit une Hiſtoire du Roi Jaques premier, qui a beaucoup de raport à l'affaire en queſtion.

Ce

Ce Prince se faisant un jour raser, son Barbier lui dit, dans le tems qu'il le rasoit sous la Gorge, qu'il étoit surpris que dans toutes les Conspirations qu'on avoit fait, on ne s'étoit point avisé de lui proposer de tuer Sa Majesté, chose qu'il pouvoit si facillement faire d'un petit coup de Rasoir, & sans être soupçonné d'aucun Dessein premedité. Le Roi qui naturellement étoit fort timide, fut si emu que le Barbier paya l'indiscretion de sa langue, il le laissa pourtant achever & quand il eut fini de le raser, il lui dit en bon écoissois, *mon ami tu ne me raseras de ta vie, ce n'est pas que je croye que tu me vueilles couper la Gorge, mais le Diable qui te l'a mis dans la bouche pouroit bien te le mettre dans le Cœur.* Je vous dirai a present, *Daribeus*, que tout ce que vous m'avez dit que vous pensiez, est conforme au Sentimens de tous les Whigs.

Daribeus. J'avouë que je suis de vôtre Avis, pour les Affaires étrangeres, mais je croi que j'en serai bien éloigné quand il sera question des Affaires Domestiques.

Car je trouve que quoique le Duc de M. ait fait de grandes Actions, & qui nous ont été bien avantageuses, il ne laisse pas d'avoir bien merité sa disgrace, par son procedé en vers la Reine, qui me paroit fort insolent, pour ne pas dire plus. Je crois les *Whigs* Ennemis de nôtre Monarchie, Fauteurs de l'Atheisme, de la Profanation, & de l'irregularité des mœurs, & qu'en toutes occasions ils font éclater leur haine, & un Souverain mepris pour le Clergé. Il paroit dans toutes leurs actions un esprit Republicain & Schismatique, & l'éloignement qu'ils ont pour nôtre Eglise & nôtre Discipline fait qu'ils soutiennent les Sectaires, & tachent d'en augmen-

menter le nombre. Après cela je ne doute pas que vous ne m'appelliez *Tory*, mais ſi j'en ſuis un, du moins avouërez vous que je ſuis des Moderez, puiſque je ne ſuis pas d'avis que nous nous fiions à la bonne Foi du Roi de France, comme bien des Gens de diſtinction de parmi nous.

Philologue. Vous vous trompez, ils ne s'y fient pas trop, car pluſieurs ſe font payer d'avance; mais puiſque vous avez ramaſſé toutes les Accuſations que les *Torit* font contre les *Whigs*, je vais vous repondre à chaque Chef en particulier, & j'eſpere vous convaincre que vous vous étes laiſſé prevenir par de faux raports, & de mauvais Commentaires de leurs Actions & de leurs Diſcours.

Vous avez dit en premier lieu, que le Duc de M. avoit bien merité ſa diſgrace par ſon procedé envers la Reine; & moi je crois qu'il a merité tous les honneurs imaginables.

Quand Dieu pour nos pechez nous ôta le Roi Guillaume, cet excellent Prince de qui nous avons ſi rudement ſenti la perte; nôtre bonne Reine qui lui ſucceda, fit choix du Duc de M. pour commander ſes Troupes, ce qu'il fit avec un ſi admirable ſuccez qu'on ne trouve point d'exemple, dans aucune Hiſtoire Ancienne ni Moderne, de huit Campagnes ſemblables à celles qu'il a fait. Ce fut lui qui ſauva l'Empire, dans le tems que les Troupes de France étoient ſur le point de l'envahir, & qu'un perfide Electeur étoit tout prêt pour les aſſiſter dans ce pernicieux deſſein. Enſuite la Hollande étant juſtement allarmée par les progrès que les Troupes de France avoient fait en Flandre, ce fut lui qui les repouſſa par une grande Victoire, grande en elle-même, mais plus grande encore par les conſequences qu'elle eut. Il

a enſuite pris tant de Villes, & reduit une ſi grande étenduë de Païs, que c'eſt une choſe ſurprenante, principalement ſi on fait attention à la force des Villes de ce Païs-là, & ſi on ſe rappelle la longueur des ſiéges qu'elles ont ſoutenu, quand le Roi de France s'en rendit maître. Durant tout ce tems-là les Parlemens, même les Parlemens *Torïs* étoient ſi contents de ſa conduite, qu'ils ne manquoient jamais de le recevoir avec beaucoup d'applaudiſſement. La Bataille de *Blenheim*, parut une Action ſi étonnante que la Reine & le Parlement crurent qu'on les taxeroit d'ingratitude, ſi ils ne feſoient pas ériger un Monument, pour tranſmettre à la Poſterité la memoire d'un Exploit ſi fameux, & c'eſt pour cela qu'on paſſa un Acte, pour faire bâtir (*a*) le *Palais de Blenheim*.

Scudiero. Comment n'a-t-on point fait cela plutôt pour la Bataille de *Hogſted*, qui étoit bien une plus belle Action à mon avis?

Philologue. Monſieur faites moi le plaiſir de me laiſſer parler ſans m'interrompre.

Scudiero. Oh! pour cela je le veux bien, pourvû que vous me laiſſiez boire de la même maniére; cela eſt juſte n'eſt-ce pas? allons pour commencer à vôtre ſanté.

Philologue. Ce ſeroit reprocher autant de Crimes à ceux qui en ont ſi mal agi envers le Duc de M. que de rapporter toutes les belles Actions qu'il a fait; c'eſt pourquoi je me contenterai de dire, qu'il étoit auſſi grand en Paix qu'en Guerre, & qu'il avoit entamé les Négociations de Paix d'une

(*a*) C'eſt le nom du ſuperbe Palais qui a été bâty aux dépens du Public pour le Duc de M

ne maniére ſi prudente, qu'il s'étoit precautioné contre tous les detours & les équivoques ordinaires de la France. Mais un epais Nuage s'étant levé tout d'un coup, ce Soleil de la Grand-Bretagne fut obſcurci; on lui imputa l'ambition & l'avarice, deux vices auſſi oppoſez que le noir & le blanc. Le petit Peuple l'accuſa de vouloir ſe faire Roi, on dit que pour y réüſſir il s'étoit attiré l'amitié des Soldats, pendant que d'un autre côté on l'accuſoit à la Chambre-Baſſe de leur avoir volé leur Pain. On dit auſſi qu'il cherchoit à prolonger la Guerre, pour jouïr toûjours de ſes appointemens, cependant je n'en voi aucune preuve, à moins qu'on ne diſe que de bien battre les Ennemis, ſoit un moyen de prolonger la Guerre. Il eſt bien ſûr que ce n'étoit pas le moyen de nous procurer une Paix comme celle qu'on nous promet. Il ſe trouva des Gens qui s'imaginerent que le Duc de M. étoit comme le fameux *Palladium de Troye*, & qu'on ne pourroit perdre l'Angleterre tant qu'il y ſeroit, & c'eſt ce qui fit que ces Ambitieux reſolurent ſa ruine, affin qu'elle entrainât celle de toute la Nation. Voila la ſource de toutes les calomnies qu'on vomiſſoit journellement contre lui, mais remarquez qu'on n'a jamais parlé qu'en général, parce qu'on n'avoit aucun fait particulier à citer.

Scudiero. Eh! vrayement je le croi bien, c'eſt à cauſe qu'il étoit Général lui-même.

Philologue. Monſieur faites moi de grace le plaiſir de ne m'interrompre plus: Pour revenir au Duc, je dis donc, qui n'y eut plus qu'à écrire contre lui, pour être reputé fameux Auteur, & c'eſt ce qui fit que les Plumes mercenaires de A.

de

de P. de S. & de D. ſe dechainerent contre lui de la maniére du monde la plus malhonnête. On inventoit des menſonges, qu'on faiſoit courir dans les Gazettes ou dans d'autres Libelles, & les Gens qui tenoient ces plumes infames à leurs Gages, avoient l'induſtrie de repandre ces Satyres dans tout le Royaume, pendant qu'on laiſſoit là les Apologies qu'on faiſoit pour le Duc, qui pour ſa perſonne éprouvoit le méme ſort.

Ainſi la recompenſe que ce Liberateur de nôtre Nation recevoit, c'eſt qu'on ajoutoit Foi à toutes les fauſſetez qu'on diſoit de lui, quoi qu'elles portaſſent la marque du pere de menſonge, & qu'elles fuſſent repanduës par ſes Agens. C'étoit une belle marque de zéle que donnoit le Clergé, de ſe dechainer contre un homme qui l'avoit ſauvé du Papiſme; il n'y avoit pas juſqu'au moindre petit Curé de Village, qui ne criaillât après lui, & qui n'eſperât par là ſe faire donner quelque bon Benefice. Et ſi quelqu'un vouloit parler en faveur du Duc de M. on le traitoit auſſi-tôt de Schiſmatique & de Presbyterien. Mais *Daribeus* dites moi un peu quelque fait particulier, par où le Duc de M. ait merité ſa diſgrace.

Daribeus. Monſieur je conviens que les ſervices du Duc de M. ſont grands, & d'une nature à lui faire obtenir le pardon de tout autre Crime; mais ſon procedé envers la Reine juſtifie tous les mauvais traitemens qu'il peut avoir receu. Car je ne croi pas, que jamais aucun Souverain ait été expoſé à deux affronts auſſi grands que d'obliger la Reine à éloigner Mr. *Harley* malgré Elle, & de l'empêcher de donner un Regiment à Mr. Hill.

Hill. Voyez ſi vous pourez me juſtifier ces deux Actions là.

Scudiero. Oh! vrayment c'eſt bien autre choſe, & ne dit-on pas encore que la Ducheſſe de M. ſe rioit de la Reine, & la railloit même devant le monde? Cela eſt bien chagrinant au moins, & je le connois bien par moi-même & encore eſt ce que le Duc de M. ne meritoit pas d'être pendu de n'avoir pas marché droit à Quebec, après la priſe de Tournay?

Philologue., J'avouë, *Dariheus*, que voilà les deux endroits de la vie du Duc qui ſurprennent le plus, mais quoi que d'une premiére vûë il ſemble qu'on ne puiſſe les juſtifier, j'eſpere qu'après un peu de Reflexion vous ne trouverez plus ces Actions ſi criminelles.

Premiérement il n'y a rien dans l'éloignement de Mr. Harley, que ce que tout autre Miniſtre auroit fait en ſemblable occaſion, dans ce temps là un de ſes Commis fut pendu, ſoit qu'il fût coupable de Crime de Leze Majeſté, ſoit que la Fortune ne voulût pas qu'il parvint à être Comte, & Mr. *Harley*, lui-même fut accuſé de beaucoup de negligence; juſques là qu'on crût qu'il avoit eu ſi peu de ſoin de ſes Papiers, que *Greg* ſavoit le ſecret de Toulon, deux mois avant l'execution. En un mot il y avoit tant d'inimitié entre le Duc & lui, qu'il étoit impoſſible qu'ils puſſent agir unanimement, comme il faut abſolûment que faſſent des Miniſtres d'Etat: la-deſſus le Duc de M. offrit à la Reine de choiſir de lui ou de Mr. *Harley* pour la ſervir, le choix de nôtre Bonne & Sage Reine tomba ſur le Duc, en quoi je ne voi pas que perſonne puiſſe trouver à redire; mais je ne ſçai

pas de quels moyens directs ou indirects, on s'eſt ſervi depuis pour lui faire avoir ſi mauvaiſe opinion de celui qu'elle avoit preferé. Il eſt pourtant toûjours ce même Noble Général, qui l'a maintenuë ſur le Trône, & en a éloigné le Pretendant par ſes heureux ſuccez tant de fois reïterez.

Il me ſemble qu'en voilà aſſez, pour excuſer la liberté qu'il a pris, de porter la Reine à éloigner un Miniſtre, qui dans la ſuite s'eſt encore mieux donné à connoître, & eſt devenu à juſte titre l'Admiration de toute l'Europe.

Le ſecond reproche que vous faites contre le Duc de M. c'eſt d'avoir empêché la Reine de donner un Regiment à Mr. Hill. D'abord cela paroît inſolent, & trop imperieux pour un ſujet; mais il faut conſiderer qu'a moins qu'un Général ne paſſe pour avoir du credit en Cour, il n'en aura pas beaucoup dans une Armée; les recompenſes qu'il donnera aux Soldats & aux Officiers, qui auront bien fait ne ſeront point eſtimées, ſi on n'eſt pas aſſuré qu'elles ſeront toûjours confirmées par le Souverain. Et ſi il arrive qu'un homme ſe diſtingue par ſon merite, & qu'un autre qui ne le vaut pas ne laiſſe pas de s'avancer à ſon prejudice par le credit qu'il peut avoir d'ailleurs, l'autorité du Général en ſouffrira conſiderablement.

C'eſt là le cas ou ſe trouva le Duc, il inſiſta pour que Mr. Hill n'eut pas le Regiment, à cauſe qu'il crût qu'un autre Colonel l'avoit mieux merité. Ainſi il étoit fort juſte, ou qu'on ôtât l'Emploi au Duc, ou que la Cour le ſoutint, afin de tenir l'Armée dans le reſpect & la ſoumiſſion duë à un Général. Car s'il en avoit agi autrement dans cette occaſion, au lieu de l'obeïſſance qui

lui

lui étoit duë, il n'auroit du attendre que des reproches & du mepris de la part de l'Armée.

Daribeus. Pour moi je trouve qu'il ne devoit pas y regarder de ſi près, & que dans un cas où ſa Souveraine vouloit gratifier un de ſes Favoris, il pouvoit fort bien relacher un peu de ſes droits.

Philologue. Vous ne ſauriez croire combien il eſt neceſſaire d'obſerver exactement toutes les regles de la Guerre, pour maintenir la diſcipline dans une Armée, je vais vous citer un exemple familier, qui poura peut-être vous faire trouver le Duc de M. moins coupable. Certaine Dame qui avoit un amitié deraiſonnable pour ſon fils, l'envoya à l'Ecole, avec ordre au Maître de le mettre dans la premiere Claſſe; le Maître dit que l'Enfant ne ſachant encore rien, il faloit commencer par le mettre dans la derniere, & que de là il monteroit à la premiere; la Mere manda qu'elle vouloit être obeïe, mais le Maître repliqua, que quelque envie qu'il eût d'inſtruire ſon Fils, il ne pouvoit pas à cauſe de lui ſeul rompre les regles de ſon Ecole, & qu'il la prioit d'en chercher un autre. Je croi que vous conviendrez avec moi que le Maître avoit raiſon; & je trouve que le Duc de M. en a uſé de la même maniere en ſemblable occaſion.

Daribeus. Mais ſi le Duc de M. eſt auſſi innocent que vous le repreſentez, & auſſi capable que tout le monde le croit, pour quoi n'eſt-il donc pas employé, ou du moins pour quoi n'eſt-il pas mieux traité.

Philologue. Il n'eſt pas employé à cauſe qu'il n'eſt pas d'humeur à ramper & à ſe ſoumettre aveugle-

glement à tout. Si il avoit été en Campagne, & qu'on lui eût envoyé ordre de ne ſe pas batre, & de n'agir pas de concert avec ſes amis les Hollandois, il auroit demandé ſon rappel ſur le champ. Il n'a jamais voulu être à la tête d'une Armée, ſans ſavoir à quoi on la deſtinoit & être du ſecret. Selon toutes les apparences il auroit batu les François, au hazard de rompre les meſures qu'on avoit pris pour la Paix. En un mot il auroit été auſſi intraitable que par le paſſé, & auroit eu la lacheté & l'avarice de refuſer l'Or de France. C'eſt à cauſe de cela qu'il n'eût pas été bon pour figurer avec le preſent Miniſtére. A l'égard du mauvais traitement qu'il a receu, ce qu'on en a fait n'a été que pour faire voir qu'on avoit eu raiſon de lui ôter ſon Employ, & c'eſt pour rendre la choſe plus plauſible, qu'on a dit de lui tant de choſes fauſſes, mais il faut être bien mal-honnête homme pour divulguer tant de menſonges, & bien ſimple pour y ajouter Foi. Si on ne diſoit de lui que des veritez, il ſeroit aimé juſques à l'adoration, & on verroit la Populace animée trainer à ſes pieds ſes Ennemis dans la bouë, ce qui leur arrivera quelque jour s'il plaît à Dieu, a moins qu'ils ne ſoient reſervez pour un plus grand honneur, & que la fortune ne les veuille faire Chevaliers de l'Ordre de St. *Jonſton.*

Daribeus. quel Ordre eſt cela, je n'en ay jamais ouï parler.

Philologue. C'eſt un Ordre d'Ecoſſe, qui a une ceremonie differente de tous les autres Ordres, c'eſt qu'au lieu que les autres Chevaliers portent le Cordon de l'Ordre ſur l'Epaule en Bandolier, ceux-ci le portent au Col.

Scudie

Scudiero. Ah ha! cela eſt plaiſant; & un pendu eſt donc de cet Ordre là auſſi. Mais parlons de boire, raſade à la ſanté du Duc d'O.

Daribeus Monſieur, je ſuis convaincu par tout ce que vous venez de dire, que le Duc de M. eſt un plus grand Homme que je ne l'avois cru. Car quoi que je le regardaſſe bien comme un grand Général, je ne croyois pourtant pas que ce fût un bon ſujet. Je voudrois qu'il fut encore à la tête de nos Troupes.

Philologue. Le Proverbe dit, que *quand on a pris le Poiſſon on jette là le Filet.* Mais nous avons jetté le nôtre ſans avoir rien pris. Mais il n'en faut pas murmurer, puiſque ce ſont nos Superieurs qui l'ont fait.

Daribeus. Je voudrois que vous puſſiez juſtifier tout le Corps des *Whigs*, comme vous avez fait le plus grand Homme qui ſoit parmi eux, car je ſerois bien-aiſe d'être de vôtre ſentiment en toutes choſes.

Philologue. J'en ſerois fort aiſe, c'eſt pourquoi en continuant je vais repondre à la ſeconde Objection que vous avez fait contre les *Whigs*, qu'ils ſont Ennemis de l'Egliſe. On ne peut pas diſconvenir qu'ils n'aſſiſtent au ſervice Divin auſſi ſouvent que les *Torys*, & qu'ils ne marquent autant de devotion quand ils y ſont. Je ne voi pas non plus qu'ils ſoient plus entachez des vices du ſiecle que les autres, ainſi ils ont autant de Religion que leurs Antagoniſtes; mais il n'étoit pas beſoin de parler de cela, puiſque être du Parti de la Religion ou être du Parti de l'Egliſe ſont deux choſes ſi differentes. C'eſt pourquoi avant d'aller plus avant, expliquez moi ce que vous

entendez par un veritable (*a*) Anglican.

Daribeus. J'entens par un veritable Anglican un homme zèlé pour tous les Rites & Ceremonies que l'Egliſe Anglicane a ordonné, ſans vouloir en omettre un jota pour quelque raiſon que ce ſoit. Un homme comme cela fait tous ſes efforts pour amener les Nonconformiſtes à la Communion de nôtre Egliſe, au lieu que les Whigs au contraire les ſupportent dans leur ſeparation, & cherchent à en augmenter le nombre, plutôt qu'à le diminuer.

Philologue. Vous vous trompez, *Daribeus*, les Whigs font autant d'Efforts pour ramener les Nonconformiſtes à la Communion de l'Egliſe que les Torys. Les (*b*) Anglicans outrez croyent qu'il faut leur dire des injures & les menacer, & quelquefois uſer de ſeverité, pour les faire revenir par Force. Les (*c*) Anglicans moderez croyent qu'il vaut beaucoup mieux les traiter avec douceur, & ſe ſouvenir qu'ils ſont Proteſtans auſſi bien que nous & qu'ils ne different de nous qu'en très peu de choſes pour le Culte, même ſur les Articles qui ne ſont pas les plus conſiderables. Leur Opinion eſt, que pour ramener les Nonconformiſtes, les voyes de douceur ſont, non ſeulement les plus Chrétiennes, mais auſſi les plus efficaces, au lieu que la Perſecution eſt un moyen infaillible d'augmenter le Schiſme. Mais on ne peut pas dire que les *Whigs* les encouragent puiſqu'ils font Profeſſion publique de croire qu'ils ſont dans l'Erreur. A la verité il croyent être obligez à favoriſer les Presbyteriens qui conviennent qu'il n'y a rien de contraire à la L

(*a*) Church-man. (*b*) High Churchman.
(*c*) Low Church-man.

de Dieu dans Nôtre Culte, quoi qu'ils croyent le leur plus parfait; plus que les Papiſtes, qui profeſſent de croire que nous ſommes tous damnez a cauſe de nôtre ſeparation de l'Egliſe de Rome. Nous avons beaucoup plus à craindre d'une Egliſe, qui a la plus grande partie de l'Europe ſous ſon Gouvernement, que d'un petit nombre de Sectaires abuſez, qui ne demandent que la Permiſſion de ſervir Dieu à leur mode. Croyez moi, *Daribeus*, on ne nous appelle Ennemis de l'Egliſe que pour nous decrier, & pour attirer ſur nous la Haine & le Mepris de nos Compatriotes.

Il en eſt aujourd'hui comme d'autrefois, ceux qui crient *le Temple de l'Eternel, le Temple de l'Eternel*, n'ont rien moins que cela dans le cœur, quoi qu'ils l'ayent perpetuellement dans la Bouche. Le zele pour l'Egliſe eſt un beau Pretexte qui ſert à cacher le zele qu'on a pour un Emploi. L'Hypocriſie intereſſée voudra toûjours paſſer pour la Religion la plus pure, pendant que ceux qui n'ont point d'Ambition, & qui ſe contentent de ce qu'ils ont paſſeront pour des Profanes. La verité eſt que les *Whigs* ne ſont pas Hypocrites, & qu'ils avouent franchement, que quoi qu'ils preferent l'Egliſe Anglicane à toute autre, ils ne laiſſeroient pas d'être bien aiſes qu'on en retranchât quelques Ceremonies, qui leur paroiſſent trop Superſtitieuſes. Ils ne ſont pas du ſentiment d'un certain Miniſtre, qui ayant épouſé une Femme qui avoit quelques deffauts, car où eſt la Femme qui n'en ait pas? ne voulut jamais l'en corriger par Scrupule; diſant que puiſqu'il avoit promis de la prendre telle qu'elle étoit ſuivant la Liturgie *Meilleure ou Pire*, il étoit obligé en Conſcience de la garder comme il l'avoit pris.

Daribeus. Mais quoi, n'eſt il pas vrai que bien loin d'être zèlez pour l'Egliſe, ils favoriſent l'Atheiſme & l'Impieté, & que la Cabale des Infidelles eſt protegée & careſſée par les *Whigs*.

Scudiero. Meſſieurs il y a long-tems que vous parlez de l'Egliſe; pour vous faire connoître mieux que par mes Paroles combien je ſuis zèlé pour elle, je bois cette razade à ſa Santé.

Philologue. Sachez, *Daribeus*, que les *Whigs* ne protegent pas plus les Infidelles que ne font les *Torys*. Si les uns ou les autres trouvent un homme d'Eſprit, agreable dans la Societé, quoi que Libertin, ils ſont portez à le proteger & à lui faire du bien, quoi que peut-être ils n'approuvent ni ſes Principes ni ſa maniere de vivre. Car qu'on donne un Emploi conſiderable à la Treſorerie, à un Libertin qui entendra les Finances en perfection, ce n'eſt pas a cauſe de ſon Irreligion qu'on lui donne, mais à cauſe de ſa capacité pour les Affaires, & c'eſt cela qu'on encourage. Mais je vous avoue que ſi un Eccleſiaſtique s'aviſoit d'écrire un Livre, qui fût une Satyre de toutes les Religions, & qu'après cela on lui donnât de gros Benefices, je croirois que ce ſeroit ſon impieté qui ſeroit recompenſée, & j'appellerois ceux qui l'auroient avancé, Protecteurs de l'Atheiſme & de la Profanation.

Daribeus. Mais quand je vous accorderois ce point là, que les deux Partis encouragent également le Vice; il faut pourtant que vous conveniez que les *Torys* ont beaucoup plus de reſpect pour le Clergé que les *Whigs*, qui ſont ravis quand ils peuvent tourner en ridicule quelqu'un de Nôtre Ordre, & ſe moquer de lui.

Scudiero. Oh! pour cela il eſt bien vrai que les

Whigs

Whigs mepriſent le Clergé, car j'ai remarqué cent fois à *Londres* qu'un *Whig* ne donnera jamais le haut du Pavé à un Miniſtre. Allons, pour les faire enrager je bois à la Proſperité du Clergé.

Philologue. Si vous me parlez d'un *Whig* qui manque de reſpect pour un Eccleſiaſtique, Sobre, Diſcret, Modeſte, je conviendrai avec vous, quoi que nous ſoyons de même Parti, que c'eſt un mal honnête homme, de ne pas honnorer le Caractere comme il le merite. Mais ſi le Miniſtre fait comme la plûpart des Curez de village font, c'eſt à dire qu'il aille voir le Gentilhomme, qu'il s'y enyvre, & que par ſa conduite ſcandaleuſe, il deshonnore ſon Caractere, ce ſera par reſpect pour ſa Robe que le *Whig* manquera de reſpect pour ſa Perſonne.

En bonne Foi ne fait il pas beau voir, un homme que ſa Profeſſion engage à Prêcher la vertu aux autres, pratiquer tout le contraire de ce qu'il dit? De le voir monter le Dimanche en chaire pour enſeigner à ſon Auditoire le ſervice de Dieu, & faire lui-même le ſervice du Diable en s'enyvrant tout le reſte de la Semaine? Un homme qui a tant ſoit peu de reſpect pour les Eccleſiaſtiques, peut il voir ce ſpectacle ſans Horreur? Vous voyez bien par là que ce ſont les *Torys* qu'il faut accuſer de mepris pour les Eccleſiaſtiques, puiſqu'ils ne ſont jamais plus contens que quand ils en ont un en leur Compagnie, à qui la fumée du vin inſpire des Diſcours ſans raiſon, qui le rendent ridicule. Voilà les Gens que vous exaltez comme zèlez pour l'Egliſe, & qui ſe plaiſent à en voir chanceler les Piliers; pendant que vous accuſez les *Whigs* de mepriſer le Clergé, ſeulement acauſe qu'ils ne

veulent pas que les Eccleſiaſtiques ſe rendent mepriſables.

Scudiero. Monſieur, je n'aime point tant à Diſputer ni à Argumenter, mais je me ſouviens toûjours que mon Gouverneur me diſoit autrefois qu'un verre de bon Vin étoit inconteſtablement Orthodoxe, c'eſt pourquoi j'avalle celui-ci à vôtre Santé.

Daribeus. En verité, Monſieur, je vous avouë que je n'avois jamais tant ouy parler à l'avantage des *Whigs*; & je ſuis perſuadé que les *Torys* ne reſpecteroient pointun Eccleſiaſtique qui ne ſeroit pas de leur Sentiment; ainſi ils ne l'eſtiment pas à cauſe de ſa Fonction; mais à cauſe de ſes Principes. Sur ce pied-là je croi qu'un Curé *Whig*, paſſeroit fort mal ſon tems avec un Gentilhomme *Tory*.

Philologue. Vôtre Remarque eſt fort juſte & vous voyez bien parlà qu'on ne fait cas de vous qu'autant que vous pouvez être bon à quelque choſe. De ſorte que ſi la vie dereglée de la plûpart des Eccleſiaſtiques, ſi les manieres baſſes & rampantes avec leſquelles ils briguent les Benefices, & tachent d'en obtenir par des voyes directes & indirectes, ſi leur Emportement & leur Orgueil, ſi peu convenable à leur Emploi & à l'Exemple que leur a laiſſé celui qu'ils doivent prêcher, ſi leur mauvaiſe Conduite & leurs Vices ont rendu tout le Clergé odieux à bien des gens qui ſans diſtinction les traitent tous de mal honnêtes gens, à cauſe qu'ils n'en connoiſſent que trop de ce Caractere là; nous ne devons pas le trouver mauvais, puiſqu'ils ont tant donné de lieu aux reproches qu'on leur fait. Mais je vous aſſure que les honnêtes gens d'entre les *Whigs* ſont ſi éloignez de ces Sentimens là, qu'ils

qu'ils

qu'ils ſont charmez quand il leur arrive de trouver un Eccleſiaſtique d'un bon Caractere, & qu'ils ſont toûjours preſts à lui donner des marques de leur eſtime & de leur Reſpect. Mais il y a ſi peu de ces gens-là parmi vous, que le Clergé eſt generalement auſſi mepriſé de tout le Monde qu'il l'eſt de nous.

Daribeus. Je croirois facilement que ſi nous nous étions mieux comportez, les *Whigs* ne nous auroient par tant mal traité; & je ſuis fort perſuadé que la maniere de vivre du Clergé lui a attiré le mepris où il eſt tombé.

Philologue. Cela eſt fort vrai, & pour vous en convaincre encore mieux, vous n'avez qu'à lire le Livre *d'Eachard des Sources du mepris qu'on à pour le Clergé & pour la Religion.*

Daribeus. Ce que nous avons déja dit me ſuffit; il ne vous reſte plus qu'à repondre à ma derniere Objection contre les *Whigs*, qu'ils ſont Ennemis de toute Monarchie, Rebelles, Republicains, & qu'ils aiment, à depoſer les Rois; voilà de quoi le Parti *Tory* accuſe les *Whigs*.

Scudiero. Aſſurement, on ne peut pas douter qu'ils ne ſoyent pleins de Principes *d'Antimonarchie*, car le Dr. *Sacheverell* l'a dit dans ſon Sermon à *St. Paul*, & je m'en rapporte bien à lui.

Philologue. Je conviens avec vous, *Daribeus*, que les *Torys* nous reprochent tout ce que vous venez de dire, mais il faut ſavoir ſi ils ſont bien fondez. Car nous ſommes toûjours prêts à donner des marques de nôtre zèle à nôtre ſouveraine & nous ſommes auſſi ponctuels à obéir qu'aucuns autres Sujets. Nous nous trouvons heureux de vivre ſous un Gouvernement, qui nous donne un

Roi,

Roi, mais qui nous garde d'un Tyran. Nous croyons que les bons Princes ſont ordonnez de Dieu, & que ſuivant la Regle de *St. Paul* il ne faut pas leur reſiſter, tant qu'ils continuent d'être les *Miniſtres de Dieu pour nôtre Bien.* Mais ſi par un orgueil & une ambition mal entendue, nôtre Souverain vouloit nous priver de la liberté, ou changer nôtre Religion, nous croyons que nôtre devoir comme Chrétiens, ſeroit de tâcher à nous conſerver ces Benedictions de Dieu, par une vigoureuſe reſiſtance : Nous ne nous piquons pas d'une ſoumiſſion ſans Bornes & d'une Obeïſſance ſans reſerve, au contraire nous les traitons de Criminelles & de profanes; nôtre fidelité ceſſe des que nôtre Prince devient Tyran, & nous gardons nôtre Obeïſſance pour un meilleur Souverain. Nous remercions Dieu du plus profond de nos cœurs, & non pas de la bouche ſeulement, de la derniere Revolution glorieuſe, qui nous a ſauvez du Papiſme & de l'Eſclavage. Nous aprouvons tous les moyens dont on s'eſt ſervi, pour executer ce grand ouvrage, & nous ſommes prêts en ſemblable neceſſité de deffendre nos libertez de la même maniere. Nous ne croyons pas que les Tyrans ſoyent de Droit Divin, ni que les Loix de Dieu nous obligent à Obeïr à un Prince qui n'a aucun égard aux Loix du Païs, leſquelles il a fait ſerment à ſon avenement à la Couronne d'obſerver inviolablement. Nous ne depoſons pas les Rois, mais les Tyrans, nous ne nous rebellons jamais, quoi que nous reſiſtions à un Prince qui ſe rebelle contre nôtre Conſtitution, & qui tache de nous rendre une Nation auſſi miſerable que la France l'eſt à preſent. Nous ne voyons pas qu'un

Prince

Prince Papiſte puiſſe avoir aucun droit de Règner ſur un Païs Proteſtant, & nous regarderions comme Rebelles ceux qui voudroient les ſecourir en pareille entrepriſe. Nous regardons le Parlement comme nôtre Sûreté, & comme Protecteur de nos Libertez, il doit concourir avec nôtre Souverain en toutes les Reſolutions publiques. C'eſt eux conjointement qui ſont le Pouvoir Supreme de la Nation, & c'eſt à eux que nous nous ſommettrons toûjours; A moins que comme le Parlement de Suede, ils ne reſignaſſent nos Libertez. Mais quoi que nous croyions la Reſiſtance legitime, cependant nous ne voudrions la mettre en pratique que dans le cas, ou le mal de la confuſion ſeroit moindre que le mal que le Prince voudroit nous faire.

Daribeus. Monſieur, vous parlez encore plus fortement que n'a fait le Chevalier *Harcourt* dans ſon Diſcours en faveur de *Sacheverell*; les *Whigs* ſont aſſurement trop mutins pour s'en tenir là.

Philologue. Eux mutins! je ſoutiens que les *Tories*, quoi que leurs Principes ſoyent ſi ſoumis, & qu'ils declarent que l'Obeïſſance Paſſive ſans bornes eſt le devoir d'un Sujet; ſe ſont mutinez plus ſouvent, & avec moins de raiſon que les *Whigs*, tout Republicains qu'ils ſont: & quoi qu'ils prêchent continuellement aux autres, qu'ils doivent à leur Souverain une Obeïſſance deraiſonnable, ils ne peuvent ſe reſoudre à lui obeïr dans les choſes raiſonnables, quand il agit contre leur inclination ou contre leurs Interêts. Je pourrois vous en alleguer pluſieurs Exemples, mais je me bornerai à deux, qui vous feront voir une Reſiſtance

tance de la part des *Tories*, à laquelle les *Whigs* ne se seroient jamais portez.

Quand le Roi *Jaques*, d'infortunée memoire, monta sur le Trône, il sembla ne songer qu'à vivre dans sa Religion, sans vouloir obliger la Nation à l'embrasser, jusqu'à ce que tous les *Tories* du Royaume, par leurs Adresses rampantes & flateuses, lui promirent une soumission si entiere, & une Obeïssance si servile, qu'il s'imagina pouvoir risquer quelque chose: mais il trouva qu'il s'étoit beaucoup trompé, de s'être fié aux Protestations de fidelité qu'on lui avoit fait, car tous les *Torys* unanimement se joignirent contre lui, & demanderent du secours au Prince *d'Orange*, même avant que le Roi *Jaques* eût attaqué les Fondemens de nôtre Constitution; il n'avoit encore fait que violer les Privileges d'un des Colleges *d'Oxford*, & ce fut cette Université qui lui refusa la premiere cette Obeïssance dont elle lui avoit tant fait de Protestations.

Mais le plus violent exemple de resistance mutine qu'il y ait jamais eu, & dans une occasion où il n'y avoit pas la moindre ombre d'oppression, est ce qui se passa à l'occasion du Procès, qui fut fait à cet impudent Babillard de *Sacheverell*, pour avoir parlé contre la derniere revolution, & s'être dechainé contre le dernier Ministére; les *Torys*, n'inciterent ils pas la Populace à insulter la Reine & le Parlement, en applaudissant & caressant un Criminel sur la sellette? Ils firent les mêmes honneurs à ce miserable, qu'ils auroient pu faire à quelqu'un de la Famille Royale, ou à la Reine Elle même si elle eût paru en Public. Et quand il eut été condamné par la Chambre Haute,

Haute, la Populace ne le receut elle pas en pluſieurs endroits d'Angleterre avec des Feux de Joye ? Tout cela ne ſe faiſoit pas par eſtime pour ſa Perſonne, qui n'a rien de recommendable que ſon impudence, mais par mepris pour la Legiſlature qui l'avoit condamné. Helas ! ſi la Chambre-Baſſe l'avoit laiſſé là, lui & ſes Sermons, ils auroient eu le ſort ordinaire de telles Productions d'être abandonnées aux vers & à la pouſſiere, il auroit continué de prêcher dans ſa Paroiſſe de St. *Sauveur* à *Southwark* ignoré de toute la Terre, excepté de ſes Compagnons *d'Oxford* & ſes Paroiſſiens à longues Oreilles.

Ces *Torys* oſent ils encore ſe montrer, les Apôtres de l'Obeïſſance Paſſive, après un Procedé ſi rebelle ? Eſt-ce là leur fidelité ſans bornes & leur Obeïſſance ſans reſerve ? Peuvent-ils après avoir fait tant de tumulte pour un Criminel, condemné par la Legiſlature, & après que la Reine à declaré dans ſa derniere Harangue à ce Parlement là, que ſa condemnation étoit une Procedure neceſſaire, peuvent-ils, dis-je ſe vanter d'obeïr à leur Souverain ſans reſerve ? Eſt-ce là le Procedé de Gens qui ſe piquent de ſouffrir les plus grandes duretez du Supreme Pouvoir ſans ſoufler ? N'eſt-ils pas évident qu'ils promettent plus qu'ils ne tiendront jamais, & qu'ils feront comme le Roi de France qui promet mons & merveilles à la Reine, ſans avoir deſſein de lui rien tenir ? Jugez à preſent qui ſont les meilleurs Sujets, ou les *Whigs* qui ſe déclarent pour la reſiſtance, mais qui ne la pratiquent preſque jamais, ou les *Torys* qui ſe declarent contre, mais qui la mettent toûjours en

pratique tant qu'ils ne ſont pas eux-mêmes dans le Gouvernement.

Daribeus. Vous me faites ſouvenir de la Parabole du Pere, qui envoya ſes deux Fils dans ſa Vigne; l'un dit j'y vais, & n'y alla pas; l'autre refuſa d'y aller, mais y alla dans la ſuite; Nôtre Seigneur declare que c'eſt le dernier qui a fait la volonté de ſon Pere. Je vous declare dont, *Philologue*, que des ce moment je fais profeſſion d'être *Whig*, au hazard de n'avoir plus d'accez chez un certain Colonel, & de prêcher toute ma vie dans ce Village.

Philologue. Vous avez bien raiſon de vous attendre à un ſemblable traitement de la part de ce Colonel de Milice, ſi l'Hiſtoire qu'on ma fait de lui eſt veritable; on m'a dit qu'il chaſſa de chez lui un Gentilhomme de beaucoup de merite, qui étoit venu lui rendre viſite, ſimplement à cauſe qu'il n'étoit pas de même Parti: Eſt-il Poſſible qu'un homme, je ne dis pas ſeulement un homme diſtingué, mais qui ſe pique tant ſoit peu d'être honnête homme, puiſſe être coupable d'une Action ſi indigne, & ſi contraire aux Regles de l'Hoſpitalité. On dit qu'il a un gros bien, mais il faut bien qu'il ait bien peu d'eſprit & de ſavoir vivre, car quand l'inſolence eſt jointe avec les richeſſes, c'eſt une preuve certaine d'un eſprit bas & une marque infaillible de manque de cervelle; ſes Vaſſaux & ſes Voiſins ruſtiques auront beau le proner, ce ne ſera toûjours que l'Ane chargé d'Or.

Daribeus. C'eſt un homme que j'eſtime pourtant beaucoup, à cauſe de ſon zéle pour l'Egliſe Anglicane: Quoi que je vous avouë en même tem

que ſon ignorance égale bien ſes richeſſes ; il ſemble qu'Horace ait voulu faire ſon Portrait dans la troiſiéme Satyre de ſon ſecond Livre.

- - - - - - *Omnis enim res Virtus ; fama, decus, divina humanaque pulcris, Divitiis parent ; quas qui conſtruxerit, ille Clarus erit, fortis, juſtus*, Sapiens *etiam & Rex Et quicquid volet.* - - - - - - -

Philologue. C'eſt là le caractere de preſque tous les hommes : & c'eſt ſans doute pour cette raiſon là que *Crates* laiſſa ſon argent entre les mains d'un Banquier, à condition *qu'il le donneroit à ſes Enfans, ſi ils étoient ſots, mais que ſi ils avoient de l'eſprit, il le diſtribueroit aux plus ſots d'entre le Peuple.* Si nôtre homme avoit vêcu de ce tems-là, le Philoſophe n'auroit pas eu loin à chercher un Heritier ; mais la Fortune à eu ſoin de ſon Favori, en lui donnant un Bien prodigieux pour ſuppléer à ſa prodigieuſe Sotiſe.

Scudiero. Je gage que vous parlez de quelqu'un des Richards de la Province ; attendez, Ah ! la Peſte m'étoufe ſi vous ne parlez du Colonel choſe là de *Dorſet.* J'ai ouï dire aux *Whigs* qu'il avoit des manieres d'agir fort ridicules ; mais je le trouve homme d'eſprit, moi, & je ne ſouffrirai pas qu'on en parle mal en ma preſence ; car je veux être le plus grand Coquin du monde, s'il y a perſonne en Angleterre qui ſe connoiſſe mieux en Chiens & en Chevaux que lui.

Daribens. Je croi auſſi que voilà tout le bien qu'on en peut dire.

Scudiero. Croyez vous cela ? Eh bien ! nonobſtant tout ce que vous dites je vais boire ce verre à ſa ſanté du meilleur de mon cœur.

Philologue. Allons, Meſſieurs, il commence à être tard, buvons encore un coup à la ronde, & à l'imitation de nos Peres faiſons chacun nôtre Hiſtoire, nous finirons juſtement quand il ſera temps de nous ſeparer. Commencez, *Scudiero*, & je finirai.

Scudiero. Je m'en vais donc vous faire une Hiſtoire qui eſt arrivée depuis peu.

La bonne Femme *Boniface* eſt ma Couſine, elle n'a pas inventé la poudre, mais pourtant c'eſt une fort bonne Femme. Elle poſſede les trois meilleures Terres de la Province de *Yorck*, & quantité de Bêtail. Elle employoit un certain *Jean Prudhomme* pour avoir ſoin de ſes affaires; c'eſt le plus brave Garſon que j'aye jamais connu, nous ſommes grands amis, & nous avons bien vuidé des Pots de Bierre enſemble. Dans ce temps-là ma Couſine avoit une ſervante qui ſe nomoit *Abigaïl Balay*, Ah vrayment je l'ai baiſée bien des fois, mais je ne la trouve plus jolie, car la Carogne à force de boire à le viſage tout couperoſé & tout plein d'elevures. Il faut ſavoir que *Prudhomme* qui la ſoupçonnoit d'eſcamoter de temps en temps quelque choſe de la maiſon, l'eſpia & l'atrapa ſur le fait; il en avertit ſa Maitreſſe, mais comme elle étoit bonne, elle la garda encore à ſon ſervice, quoqu'elle la connut pour voleuſe. Vous pouvez croire que cela le brouilla avec *Abigail*. *Jean Prudhomme* avoit bien menagé les Terres de ma Couſine pendant huit ou neuf ans, & cette année l'

il y avoit apparence que la Récolte ſeroit trois fois plus abondante qu'elle n'avoit jamais été, cela faiſoit que la bonne Femme l'aimoit & avoit de la confiance en lui. Mais un jour qu'il étoit abſent, *Abigail* prit ſon tems pour dire à Sa Maitreſſe qu'il la voloit & qu'il avoit la moitié de ſon Blé dans ſes Greniers: la vieille *Boniface*, qui eſt naturellement ſoupçonneuſe, envoya de ſes Domeſtiques, entre autres un certain *Robert Hardy* qu'elle avoit ci-devant chaſſé comme un Coquin pour l'avoir ſurpris en Friponnerie, & *Sire Jean*, pour viſiter les Greniers de *Prudhomme*.

Robert Hardy & *Sire Jean* raporterent qu'ils y avoient trouvé cent Muids de Blé, & obligerent ma Couſine à chaſſer tous ſes anciens Domeſtiques, à cauſe qu'ils ſoutenoient qu'il n'y en avoit que dix Muids, qu'il avoit recuilly dans une Ferme qui lui appartenoit. Quand le pauvre *Prudhomme* ſe rendit des champs, où il avoit beaucoup travaillé, ſa Maitreſſe lui dit, à la ſollicitation d'*Abigail* & de *Robert*, *qu'elle n'avoit plus beſoin de ſes ſervices*. En même temps *Robert* voyant bien que le Public n'ajouteroit jamais de Foi au vol des cent Muids, fit courir le bruit que *Jean Prudhomme* en avoit volé plus de trente ſix à ſa Maitreſſe. Le pauvre homme fut donc chaſſé, *Robert Hardy* eut le menagement des affaires, & *Abigail Balay*, de ſervante qu'elle étoit, fut faite Intendante de la maiſon. En trois ans de tems que *Robert* a menagé les revenus de ma Couſine, il a fait ſerrer tout le Blé dans ſes propres Greniers, qui ſe trouvent a preſent remplis; il ne peut pas dire que ce ſoit de ſon Bien, car il étoit engagé pour trois fois plus qu'il ne valoit: de ſorte que voi-

la ma Couſine en train d'être abſolument ruinée ſans s'en apercevoir. Elle a un fort honnête homme de Voiſin, qui a nom *Haut-puiſſant*, il lui a écrit obligeamment, pour l'avertir du danger où elle étoit, & comment on la trompoit; mais au lieu de lui en avoir obligation, on s'eſt fâché, on lui a dit qu'il étoit bien impertinent de ſe mêler de donner des conſeils à des Gens qui en ſavoient plus que lui, & que ſi il y retournoit qu'on l'en feroit bien repentir: ainſi je m'attens tous les jours qu'on me mandera que ma Couſine a éte miſe en Priſon; car j'ai peur que juſqu'à ce tems-là elle ne reconnoîtra par ſon Erreur, & ne ſaura pas diſtinguer ſes Amis d'avec ſes Ennemis.

Daribeus. Puiſque c'eſt à mon tour à parler, j'eſpere que vous ne trouverez pas mauvais que mon Hiſtoire ſoit tirée de l'Ecriture Sainte Aſa étoit un des Rois de Juda, le meilleur de tous ſi vous conſiderez le commencement de ſon Regne, & le plus mauvais ſi vous en conſiderez la fin. Il obtint de grandes Victoires ſur ſes Ennemis, principalement ſur les Egyptiens & ſur les Lubins. Après quoi il ſe défia ſi fort de la Providence, qu'il s'allia avec le Roi de Sirie, qui étoit le Louïs de ce tems-là, contre Iſraël qui étoit la même Nation que Juda, quoi que ſous de differens Gouvernemens. Cette pernicieuſe Alliance eût cauſé la ruine des deux Nations, ſi Dieu ne l'eut prevenu en ôtant Aſa du Monde, par une maladie aux Pieds, *durant laquelle il n'eut point recours à l'Eternel; mais aux Medecins.* Par ſa mort Iſrael fut delivré du danger preſent, mais cette Perfidie fut la cauſe éloignée de la Captivité des dix Tribus, qui fut bien-tôt ſuivie de celle de Juda; ce qui fit bien voir que

leurs

leurs Interêts étoient *inſeparables*. Je vous ai rapporté cette fameuſe Hiſtoire à cauſe que c'eſt la derniere choſe que j'aye lû, vous la trouverez plus au long dans les Chapitres quinſiéme & ſeiſiéme des Chroniques. A preſent *Philologue* nous attendons avec impatience l'Hiſtoire que vous nous avez promis, comme c'eſt la derniere elle doit être la meilleure.

Scudiero. Buvons un coup avant que vous commenciez, car je n'aime point une Hiſtoire toute ſeiche, mais je veux toûjours qu'elle ſoit un peu arroſée.

Philologue. Mon Hiſtoire ſera fort courte & fort veritable.

Il y a une vingtaine d'années qu'à Stratton, proche de Dorcheſter il y avoit un bon Fermier fort honnête homme, dont je ne rapporte point le nom, puiſque cela ne ſerviroit de rien, ſoit que le bon Homme eût du chagrin, ou un grain de folie, un beau jour il lui prit envie de ſe pendre; mais par bonheur, ſon Valet entrant dans la chambre coupa la Corde, & ſauva la vie à ſon Maître. Le bon Homme, dans la ſuite, retomba ſouvent dans la même Phreneſie, mais quand l'envie de ſe pendre le prenoit, le fidelle *Jean* qui étoit toûjours à le veiller, avec un bon Couteau tranchoit le Neud fatal. Au bout d'un an, à la perſuaſion de ſa Laictiere, (car le Vieillard aimoit le Sexe, auſſi-bien que la Corde) le pauvre *Jean* fut chaſſé nonobſtant ſa fidelité, & ſon Maître lui fit payer toutes les Cordes qu'il avoit coupé pour lui ſauver la vie. *Robin* le Valet qu'il avoit pris à la place de *Jean*, n'ayant pas deſſein de depenſer en Cordes, laiſſa faire ſon Maître, qui paſſa le pas au pre-

premier accez de penderie qui le prit; & *Robin* avec la Laictiere pillerent tout ce qui ſe trouva dans la maiſon.

Daribeus. Voilà en verité une Hiſtoire fort ſurprenante; mais il eſt tard Meſſieurs, je vous ſouhaite le bon ſoir.

Scudiero. Bon ſoir *Philologue.*

F I N.